

COMMENT MOURIR ?

Comment mourir ? À cette question, je réponds : de sa belle mort, d'une mort naturelle. Et je montre que chacun a le droit de refuser le risque de mourir autrement.

Dès la fin de mon enfance, l'intérêt pour la recherche philosophique de la vérité fut ma passion exclusive, et ainsi se trouva définie la voie que je devais suivre en cette vie et dont je ne devais pas m'écarter. Lorsque le directeur du Laboratoire de psychologie de la Sorbonne me proposa, en 1947, d'être son assistant et ainsi de m'orienter vers la psychologie, je n'eus pas d'hésitation dans mon refus, tout comme, durant l'Occupation, je n'avais pas eu d'hésitation à refuser de rejoindre l'AS, les FTP ou de servir au titre du STO¹. Je ne cherche pas à me justifier. Je parle au-delà de toute justification. Je décris un destin, c'est-à-dire la façon dont une liberté, vis-à-vis du juge intérieur, s'engage sans retour. Cet engagement fut le plus fort, le plus profond, le plus personnel de tous mes engagements, les autres étant secondaires et n'étant d'ailleurs possibles que sous réserve de compatibilité avec cet engagement premier. C'est ainsi que, si j'épousai Marie-Thérèse, c'est que « ma destinée philosophique ne pouvait s'accomplir qu'avec elle pour compagne. Elle seule pouvait accepter que sur la philosophie se concentre l'essentiel de ma vie »². Or, la pratique de la philosophie suppose une vie paisible, et le calme, le silence, une vie selon la nature.

Le philosophe peut mourir de maladie, tels Descartes ou Hegel, être victime de la violence et de l'intolérance, tels Bruno ou Vanini, mais sa vie naturelle et simple, en marge de l'action, le destine plutôt à mourir de vieillesse, à l'exemple de Kant. Or, si la mort naturelle est la plus philosophique, chacun n'est-il pas fondé à faire valoir son droit à pareille mort et donc à refuser tout risque de mourir autrement ?

Outre la mort naturelle, qui vient après le parcours des âges de la vie (enfance, adolescence, âge adulte, vieillesse), il n'y a que trois sortes de morts : les morts paranaturelles, les morts infligées, les morts encourues. Le terme « paranaturelles » est formé de la préposition grecque para, « à côté », et du mot « nature », à côté de la nature et contre elle (« paralogisme » : contre la logique). Or, ce qui est à côté de la nature et lui apporte du dérangement, n'en est pas moins d'ordre naturel. Il s'agit de tout ce à quoi peuvent être dues des maladies mortelles : êtres vivants (virus, protozoaires, bactéries, parasites, champignons microscopiques, etc.), substances chimiques ou naturelles (amiante), rayonnements. Le droit de chaque être humain d'essayer de ne pas mourir de maladie, et donc de faire en sorte de mourir de mort naturelle et non paranaturelle, ce droit est reconnu universellement et ne saurait être contesté. Quelle que soit la « bonté » que l'on doit avoir pour les animaux – la leçon de morale de mon enfance dit, à la date du 11 avril 1932 : « soyons bons pour eux »³ –, si l'on est sur le point de recevoir la piqûre ou la morsure d'un insecte ou d'un serpent venimeux, comment douter que l'on soit fondé à se défendre, voire en les tuant ? « Je sais que je dois mourir, peut-on leur dire, mais je suis résolu à mourir, si possible, de mort naturelle ». La résistance aux assauts de tous les facteurs délétères qui nous viennent de la nature relève de la

1. AS, « armée secrète », FTP : « Francs-tireurs partisans », STO : « Service du travail obligatoire ».

2. *Ma vie (1922-1947)*, HDiffusion, 2012, p. 203.

3. *Journal étrange, IV, Diversités*, p. 288

légitime défense. Parmi les désirs « naturels et nécessaires » se trouve, selon Épicure, le désir de protection du corps contre le froid, les intempéries, les dangers, par le vêtement, l'abri, car des éléments naturels défavorables peuvent entraîner une « destruction de la nature » (la nôtre) – que signale la douleur. L'homme n'a pas été favorisé en moyens de défense naturels, mais la Nature lui a donné l'intelligence.

C'est aussi l'intelligence qui doit lui permettre d'éviter d'être une victime de la violence. La cause de ce que je nomme une mort « infligée » n'est pas naturelle, car il n'y a pas de violence dans la Nature, elle est le fait des humains. Ces jours-ci, en novembre 2012, on compte, depuis le début de l'année, plus d'une vingtaine d'assassinats à Marseille, près d'une vingtaine en Corse. Qu'est-ce à dire, sinon ceci : si l'on veut ne pas mourir assassiné, il faut éviter d'avoir des ennemis. Il faut donc choisir un métier où l'on aura peut-être des concurrents ou des rivaux, mais non des ennemis mortels ; de plus, il faut écarter de soi toute idée de violence envers autrui, par exemple rejeter l'éthique de la vengeance. Il convient d'ailleurs, non seulement de ne pas avoir d'ennemis, mais aussi de ne pas choisir ses amis parmi ceux qui ne répugnent pas à la violence et qui ont des ennemis, car, en ce cas, on court le risque d'être une victime collatérale. Un bandit fut tué par l'explosion d'une bombe dans la cahute d'un ami qui lui avait donné refuge (l'amitié est un sentiment très fort en Corse) et qui fut tué aussi. Bien que les assassinats d'individu à individu soient choquants et paraissent d'un autre âge, ils ne représentent toutefois que peu de chose au regard des assassinats massifs qui résultent des guerres, avec des millions de morts infligées. Au cours des dernières guerres, un grand nombre de victimes étaient des cibles : de façon purement criminelle l'on a tué juifs, tziganes, communistes ou simples adversaires, cela par racisme, calcul (Katyn), ou simple folie meurtrière. Mais un beaucoup plus grand nombre furent des victimes civiles qui, au moment des invasions, des bombardements, des guerres civiles, simplement se trouvaient là, parfois ignorantes de ce qui se passait. Ainsi la guerre de Libye, dont il y a un an nos dirigeants se rengorgeaient (un peu moins maintenant où l'on en voit les suites) débuta par l'assassinat des trois petits enfants de Kadhafi, crime abject. Mais que faire pour éviter la mort infligée ? Fuir ? Certes, mais qui peut fuir ? Ce n'est pas le peuple. Qui pouvait fuir l'Allemagne en 1933 ? Qui pouvait gagner l'Amérique en 1940 ? Où pouvaient fuir les Japonais en 1945 ? Où pouvaient fuir les habitants du Viêt Nam (si ce n'est pour certains en France) durant les dix années de la guerre américaine ? Et où peuvent aller les populations de l'Irak, plongées dans le désordre de la guerre civile depuis huit ans ? Fuir n'est que la solution des riches, les braves gens ne peuvent que subir. Ainsi que de morts infligées au cours de l'histoire à nombre d'enfants, d'hommes et de femmes paisibles, de vieillards, qui, eux tous, n'étaient coupables de rien. Il conviendrait sans doute de dénoncer tous les décideurs des guerres et ensuite ceux qui les ont conduites. La difficulté vient de ce qu'il y a des guerres justes, de sorte que toute guerre veut se présenter comme juste. À la rigueur, aucune ne l'est, une guerre étant injuste au premier innocent tué. Si l'on parle de guerre « juste », c'est que la guerre est parfois une nécessité, un moindre mal. Exemple : Hitler ayant promis de « germaniser » la grande plaine russe, résister aux Allemands était, pour les Russes, une question de vie ou de mort. Du reste, les victoires de Marathon et de Salamine par lesquelles les Grecs sauvèrent leur pays de la domination perse et leur civilisation, suffirent à montrer que dans le cas de péril extrême, il n'y a rien de plus juste ni de plus nécessaire que la résistance armée, et que les guerres médiques furent de justes guerres ; cela s'entend, puisqu'il s'agissait de guerres de conquêtes : « justes » du côté des Grecs, « injustes » du côté des Perses.

À quelles causes attribuer le grand nombre de morts infligées que l'on a eu tout au long de l'histoire ? Si l'on songe aux guerres de religion (entre protestants et catholiques, chiïtes et sunnites, etc.), on a sous les yeux une première cause : le fanatisme religieux. Si maintenant, l'esprit se tourne vers les guerres coloniales, une deuxième cause trouve ici sa place : l'esprit de conquête. En Occident, le fanatisme religieux s'est éteint : catholiques, protestants, orthodoxes et autres chrétiens vivent en bonne intelligence. Mais l'esprit de conquête qui s'était assoupi au temps des derniers rois de France, s'est ranimé avec Napoléon. Or, après la mort du conquérant, son esprit demeura comme une composante de l'esprit français. Le bombardement d'Alger le 5 juillet 1830

et sa capitulation provoquèrent une explosion de joie à Paris. La conquête de l'Algérie s'accompagna de la création de corps, les zouaves, les spahis, les chasseurs d'Afrique, la Légion étrangère, corps que l'on admira, que l'on admire toujours. La Troisième République fut l'époque de l'expansion coloniale vers l'Afrique, où se constitua « l'empire africain français », et vers l'Extrême-Orient. Des combats, la répression des insurrections, voire la guerre (guerre du Tonkin) accompagnèrent la colonisation – dont le bilan est positif pour les uns, négatif pour d'autres. François Moudourou – un Camerounais – m'a écrit : « La colonisation engendra à la fois de bonnes et de mauvaises choses. Il n'est pas facile d'établir objectivement un bilan »⁴. L'esprit de conquête fut à l'origine de deux guerres mondiales, non comme composante de l'esprit français, mais de l'esprit germanique, d'abord bismarckien, ensuite teutonique, réanimé par Hitler. Bismarck, en imposant à la République la cession à l'Allemagne de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, laissa une France mutilée, humiliée, revancharde, qui ne pouvait redevenir elle-même que par la guerre – non qu'elle ait voulu la guerre de 1914, mais elle la regarda comme ce qui devait arriver. À propos d'Hitler, je parle d'esprit « teutonique », car Hitler se fit le champion, comme jadis les chevaliers Teutoniques (arrêtés en 1410, à la bataille de Grunwald, par le roi de Pologne) de l'expansion des Germains vers l'Est. Aujourd'hui, l'esprit de conquête s'est éteint en Allemagne, alors qu'il n'en va pas tout à fait de même en France (cf. la guerre de Libye). On peut espérer que le nombre des morts massivement infligées se réduira bientôt à rien en Occident, le fanatisme religieux n'y ayant plus sa place et l'esprit de conquête ayant cessé d'être une composante de l'esprit des grandes nations (reste, à cet égard, le retard des USA).

Les morts de la quatrième sorte sont les morts « encourues ». On parle des « peines encourues ». Montaigne écrit : [que] « celui qui s'en venge [d'une injure] encourt une peine capitale » (*Essais*, I, XXIII). Toute activité de l'être humain comporte pour lui le risque de mort, mais avec une probabilité très variable : on apprend trop souvent la mort d'un pompier, d'un marin, d'un gendarme ou d'un policier, moins souvent d'un alpiniste, d'un amateur de la plongée sous-marine ou du rafting et pratiquement jamais d'un épicier ou d'un boucher. Il est vrai que la mort frappe, sans attirer l'attention des médias, bien des travailleurs, tous ceux qui manipulent des substances cancérigènes (par exemple un matériau fait d'amiante et de ciment) ou respirent des poussières mortifères. Or, le métier dans lequel on a le plus de chance d'encourir la mort est le métier de soldat, que l'on soit soldat par profession, par obligation ou par choix (dans le volontariat). Si maintenant il y a eu, dans les dernières guerres, des millions de morts, c'est qu'en 14-18 et en 39-45, un grand nombre d'humains ont exercé le métier de soldat. Et cela librement. Les soldats par profession ont choisi de faire carrière dans l'armée, les volontaires ont choisi de se porter volontaires, les soldats par obligation ont choisi d'obéir aux ordres émanant de l'autorité militaire.

Mais ont-ils fait un bon usage de leur liberté ?

Si la guerre est un mal (et comment le nier ?), il semble que non⁵, tant du point de vue de la morale que de l'éthique, du moins celle d'Épicure.

L'action morale a un sens d'universalité. Agir en paix avec sa conscience n'est pas un critère suffisant de l'action morale. Le sentiment d'agir par devoir assure le contentement et la paix de la conscience. Mais il y a de faux devoirs : ceux qui sont inspirés par l'esprit de conquête, l'idée raciste, le fanatisme religieux. Et il y a des devoirs non pas faux mais particuliers, non universalisables, tels les devoirs civiques. Car il n'y a pas de devoirs moraux envers les États, mais seulement envers l'être humain. Payer ses impôts n'est pas un devoir moral, car l'argent aura un bon mais aussi un mauvais usage (armes de guerre, etc.). La finalité de l'action morale est le respect de l'être humain comme ayant une valeur absolue, étant une fin « en soi » (Kant), insubordonnable à une autre fin. Le soldat se bat pour son pays, il n'a pas en vue de respecter les humains ennemis. Je ne nie pas le devoir militaire, mais ce n'est pas un devoir moral. Toutefois, comme le devoir moral l'emporte sur tout autre devoir, de par son universalité, il semble que le devoir militaire ne soit pas de nature à

4. *Journal étrange*, III, *Noms*, p. 224.

5. Excepté dans le cas de guerre défensive, où l'agresseur met en péril notre existence même en tant que nation indépendante.

garder toujours sa place dans l'histoire⁶. Il disparaîtra avec la fin ses États-nations. En attendant, c'est un devoir que chaque individu est en droit de refuser, en vertu de la règle morale : « Agis de telle manière que tu puisses vouloir que ta manière d'agir mérite l'approbation universelle ». En fait, si un individu refuse de faire son service militaire ou de répondre à un ordre de mobilisation, il ne sera approuvé que par le philosophe pacifiste et les objecteurs de conscience. Mais l'exigence morale est ce qu'elle est. Elle peut plier devant le devoir d'obéissance et c'est généralement ce qu'elle a fait aux époques de conquêtes et de guerres nationales. Il reste que si les humains refusaient massivement de participer aux luttes guerrières, le nombre des morts encourues serait singulièrement réduit. Il est en passe de l'être car le devoir absolu est destiné à l'emporter sur les devoirs relatifs et passagers, et la paix gagne du terrain.

Tournons-nous maintenant vers l'éthique d'Épicure. Il n'est pas question de « devoir inconditionnel », d'« impératif catégorique », c'est-à-dire de ce que la raison ordonne, mais de ce que la raison conseille. L'homme est un produit de la Nature, qui n'a pu, en le créant, lui vouloir du mal. Il est donc raisonnable de la prendre pour guide, et, puisque l'homme est un être de désir, de nous en tenir aux désirs naturels, les uns essentiels car les satisfaire – par la nourriture, le vêtement, l'abri – est une condition de la vie, et, si l'on y ajoute l'amitié, de la vie heureuse, les autres moins essentiels : le désir sexuel, intense surtout dans la jeunesse, les désirs esthétiques, entendant par là : relatifs au plaisir que donne la beauté. Or, la déraison de l'homme vient de ce qu'il ne s'en tient pas aux désirs naturels, lesquels sont *finis* (on n'a plus faim, on a de bons vêtements, une maison confortable, des amis – et une amie, etc.) : il leur ajoute l'indéfini. La nourriture et la boisson dans la quantité qu'il faut ne lui suffisent pas. Il entend varier le plaisir de la table par des mets raffinés, l'invention de nouvelles recettes de cuisine, la fabrication de boissons inutiles alors que la nature lui donne l'eau en abondance, et sa quête n'a pas d'arrêt. Quant aux vêtements et à l'abri, il va de même au-delà du nécessaire, et l'on a l'industrie de la toilette et la variation des modes, puis le luxe des habitations. Le désir sexuel est naturel, la passion amoureuse ne l'est pas, elle comporte une soif inapaisable selon Lucrèce. Jusque-là, ce que l'on a, c'est une recherche indéfinie et qui ne peut connaître d'arrêt, mais qui se greffe sur un désir naturel.

Autres sont les désirs qui n'ont pas d'ancrage dans la nature, qui sont par eux-mêmes « vides » (*kenai*) et vains. L'ambition, le désir des richesses et des honneurs, la soif du pouvoir et le désir de dominer, le désir de gloire, le désir d'immortalité n'ont pas un objet défini, limité, fixé par la nature. Ils consistent seulement à vouloir toujours plus : plus d'argent, plus d'honneurs, plus de pouvoir jusqu'au pouvoir suprême. Mais le pouvoir suprême ne supporte pas qu'il y ait d'autres pouvoirs suprêmes, et, à la limite, que d'autres parties de la Terre lui échappent. De là l'esprit d'hégémonie et le rêve d'un empire universel, qui, depuis Cyrus le Grand, hante les rêves des conquérants. Les soldats de Napoléon n'avaient pas particulièrement soif de conquêtes, mais Napoléon donnait de l'argent et des titres à ses généraux, et il inventa la Légion d'honneur. Nous voilà loin de ce que requiert la nature. Les désirs vains, insatiables, entraînent les humains dans des querelles parfois mortelles (cf. le duel) et l'humanité dans des conquêtes interminables et quantité de guerres injustes (cf. la guerre d'Espagne, 1808-1814). Or, à suivre les conseils d'Épicure, rien de tel n'arriverait, et rien de tel n'arrive pour qui les suit : il mène une vie simple avec ses livres et ses amis, il ne cherche pas à avoir plus qu'il n'a en argent ou en estime d'autrui, surtout il ne va pas à la guerre – ainsi il n'encourt pas la mort. Son choix est universalisable : car les guerres n'existent que par le libre choix de ceux qui les font – et qui ont choisi d'obéir aux autorités militaires, oubliant que l'on n'a rien de plus précieux que la vie et que l'on ne vit qu'une fois.

Certes, de toute façon, il faut mourir. Il n'est pas d'abri contre la mort : « à cause d'elle, nous, les hommes, habitons tous une cité sans murailles » (*Sentence vaticane*, 31), et il faut « n'être plus pour l'éternité » (*S.V.* 14). Mais nous pouvons faire en sorte d'avoir les plus grandes chances de mourir de la mort à laquelle la nature nous destine : une mort naturelle. En évitant les nourritures trop riches, les boissons fermentées, en préférant la gymnastique au travail manuel pénible et la randonnée à l'alpinisme, en fuyant les fumeurs, les drogués, la pollution et les lieux malsains, bref

6. Mais il gardera sa place aussi longtemps qu'il y aura des pays agresseurs.

en ménageant sa santé et vivant avec prudence (*phronèsis*), et réflexion, on augmentera les chances d'échapper à la maladie, aux accidents et en général à la mort « paranaturelle ». C'est aussi la prudence qui nous conseillera de ne pas prendre part à la course aux honneurs, aux richesses, à la lutte pour le pouvoir, et de « vivre caché » (fr. 551 Usener), afin de n'être pas un objet de haine pour les adversaires et une cible pour les violents. Ainsi a-t-on chance d'échapper à la mort « infligée », cela sans oublier que la violence guerrière, elle, est aveugle, et frappe, notamment par les bombardements, d'innombrables innocents qui ne sont même l'objet d'aucune haine particulière.

La mort encourue est celle au-devant de laquelle on est allé par choix – non certes que l'on ait choisi la mort, mais on a choisi le risque de la mort. C'est ce qui arrive si l'on fait de l'alpinisme en haute montagne comme si l'on se porte au secours de l'imprudent qui se noie. On dira que dans ce second cas, c'est un devoir de porter secours, tout comme si l'on reçoit un ordre de rejoindre un centre de recrutement, une formation militaire, c'est un devoir d'obéir. Dans un cas, il s'agit d'un devoir moral, dans l'autre d'un devoir civique ou patriotique. On ne saurait nier le devoir, mais c'est par choix que la liberté cède au devoir. Lorsque Épicure conseille de repousser les désirs vains (non naturels) comme l'immodération dans la satisfaction des désirs naturels (excès de table, luxe des habitations, excès amoureux, etc.) et de s'en tenir aux désirs naturels avec la limite qu'ils comportent, car la poursuite infinie est ce que l'homme ajoute, il est clair qu'à ses yeux, l'homme est en droit de simplifier ainsi sa vie. Or, cela entraîne qu'il se libère de nombre de devoirs liés à la vie sociale, ceux notamment qu'implique la hiérarchie dans une société structurée, avec le respect dû au « supérieur », au patron, au chef, à l'autorité, etc. Si les humains se bornent à la vie simple voulue par la Nature, comme c'est le cas dans le « Jardin » (*képos*) d'Épicure, alors toute hiérarchie disparaît – et avec la hiérarchie le droit de donner un ordre ; et entre l'ignorant et le savant, l'homme et la femme, l'esclave et le maître règne la grande égalité. Épicure ne pouvait être « supérieur » à ses disciples. C'est pourquoi Lucrèce dit que c'est un « dieu » car, de l'humain au divin, il n'y a pas de hiérarchie. Or, il est clair que si les humains renoncent ainsi aux désirs infinis, d'où résultent la compétition, les mauvais sentiments envers autrui, la soif de dominer, les querelles et les guerres, ils se trouvent dans la condition la meilleure pour avoir chance de ne pas mourir d'une autre mort que de la mort naturelle. Et comme l'on a nécessairement droit à tout ce à quoi la nature nous destine, on peut dire que le droit de mourir autant que possible de mort naturelle est notre droit fondamental, que l'on peut opposer à tous ceux qui voudraient que, pour telle ou telle raison (par exemple le devoir militaire), l'on risque d'encourir la mort.